

## Galerie Daniel Templon

Paris

JIM DINE

STILETTO, printemps – été 2012

Immersion

# POPE ARTIST

Photo : Alexandre Guirkinger

Ce qui frappe chez lui, c'est l'accumulation quasi obsessionnelle de certains objets : sacs à dos Eastpak, vélos accrochés au mur de l'entrée, toiles vierges, poteries de Vallauris sur la table basse du petit salon de la rue de Verneuil où Jim Dine nous accorde une heure en tout, photo comprise. Veste chinoise de coton indigo, barbe de patriarche et sneakers, ce vétéran du *pop art* a posé pour la première fois ses valises à Paris en 1975, pour travailler avec le célèbre maître imprimeur Aldo Crommelynck. « Être à Paris réveillait en moi la mémoire collective de la culture française, et je voulais en faire partie, baigner dans sa lumière. [...] Aldo m'a ouvert le monde des artisans parisiens, des mécaniciens, des menuisiers, des fabricants de vélos, des imprimeurs, il m'a emmené au BHV pour chercher des outils. » En 2012, Jim Dine expose chez Daniel Templon. De l'autre côté de la Seine, où il vit, flotte un air plus bourgeois que bohème. Saint-Germain-des-Prés a changé, oui, « mais moi, j'ai gardé mes souvenirs », aime à dire cet artiste globe-trotter, à la fois peintre, sculpteur, graveur, mais aussi photographe, et dont les premiers *happenings* remontent au début des années 60, l'époque où il rencontre Ileana Sonnabend : « Je lui donnais des toiles, elle me donnait un peu d'argent. Ça se passait comme ça. » Son identité, il l'exprime dans la distance prolifique. Pour être le dernier survivant (avec Jasper Johns) d'une génération, il avoue : « I'm not dealing with popular culture. I deal with the culture of poetry and unconscious. » Jim Dine a organisé sa vie en fonction de ses lieux de travail, une ferme américaine sur la côte Pacifique, où sont produits toutes sortes de légumes (« ma grand-mère était agricultrice »), tout en sculptant dix miles plus loin, Göttingen, en Allemagne. Là, son voisin et modèle (auquel il vient de consacrer neuf portraits) n'est autre que Gerhard Steidl, éditeur avec lequel il partage la rigueur monomaniacale. À Paris, il cuisine (bio exclusivement), dessine, mais refuse de montrer son atelier. « C'est privé. » Comment aurait-on pu confondre le lieu avec un showroom ? Une noirceur particulière émane de ses dernières œuvres, sans doute marquées par les autoportraits de Rembrandt, auxquels il voue un culte. À la question « qu'est-ce que l'art ? », c'est tout naturellement que Jim Dine répond : « It's all about obsession. » Un mot revient entre tous : discipline. « Je ne suis jamais allé aux Caraïbes. Je déteste la plage et les vacances. Rien ne me comble plus que l'observation de la comédie humaine. »

L. B.

What is striking about him is the quasi-obsessional accumulation of certain objects: Eastpak back packs, bicycles attached to the wall of the entrance hall, blank canvases, Vallauris pottery on the low table in the little drawing room in rue de Verneuil where Jim Dine grants us an hour in total, photo included. An indigo cotton Chinese jacket, patriarch's beard and sneakers, this Pop Art veteran first settled down in Paris in 1975 to work with the famous master printer Aldo Crommelynck. "Being in Paris awakened in me the collective memory of French culture, and I wanted to be part of it, to bathe in its light. [...] Aldo opened to me the world of Parisian craftsmen, mechanics, joiners, bicycle manufacturers and printers; he took me to the BHV to look for tools." (1) In 2012, Jim Dine is exhibiting at Daniel Templon. On the other side of the Seine, where he lives, the prevailing atmosphere is more bourgeois than bohemian. Saint-Germain-des-Prés has changed, yes, "but I've still my memories" this globetrotting artist likes to say, painter, sculptor, engraver and photographer in one, whose first happenings date back to the early sixties, the time when he met Ileana Sonnabend: "I gave her canvases, she gave me a little money. That was the way it worked." He expresses his identity in prolific distance. On being the last survivor (with Jasper Johns) of a generation, he admits, "I'm not dealing with popular culture. I deal with the culture of poetry and the unconscious." Jim Dine has organised his life according to his places of work, an American farm on the Pacific coast where all sorts of vegetables are produced ("my grandmother was a farmer"), while sculpting ten thousand miles away in Göttingen, Germany. There his neighbour and model (to whom he has just devoted nine portraits) is none other than Gerhard Steidl, the editor whose monomaniacal rigour he shares. In Paris, he cooks (organic only) and draws, but refuses to show his studio. "It's private." How could we have confused the place with a showroom? A distinctive darkness emanates from his latest works, doubtless influenced by Rembrandt's self-portraits, which he adores. To the question "What is art?" it is entirely natural that Jim Dine replies, "It's all about obsession". One word recurs more than any other: discipline. "I have never been to the Caribbean. I hate the beach and holidays. There is nothing I like more than observing the human comedy." L. B.



Hello Yellow Glove, Jim Dine, 2010-11

Courtesy Galerie Daniel Templon, Paris. © Jim Dine

Jim Dine, "Hello Yellow Glove, New Drawings", until 7<sup>th</sup> April 2012 at galerie Daniel Templon | 30, rue Beaubourg, Paris 3<sup>e</sup> / www.danieltemplon.com

1/ Jim Dine, Aldo et moi, Steidl/Bibliothèque nationale de France, 2007.

# Galerie Daniel Templon

Paris

JIM DINE

STILETTO, printemps – été 2012

